

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL,

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAITRA DONC LE 1^{er} DE MARS.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 16 Février 1860.

No. 4.

SOMMAIRE :—Chronique de la quinzaine.—Discours de l'Hon. P. O. Chauveau pour l'inauguration du nouveau Cabinet de Lecture paroissial.—De l'autorité en philosophie par le Rév. Messire Granet, sup. du Séminaire.—Effets épouvantables de la boisson forte.—Antiquité du jeûne.—Saillies d'esprit de Mgr. de la Motte.—Œuvre des bons livres, réponses à quelques objections.—Principes d'un homme raisonnable sur les spectacles.—Comment les Ramoneurs deviennent millionnaires.—Rêve d'un enfant, (Poésie).—Nécrologie.—Dépêches télégraphiques.—Lectures.

AVIS IMPORTANT.

Ceux des abonnés de l'*Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, rue Notre-Dame, en face du Séminaire, ou à MM. Plinguet et Cie., tous autorisés à en donner quittance.

Chronique de la Quinzaine.

Une triste défection.—Les Brochures nouvelles.—La deuxième Lettre de Mgr. Dupanloup.—Succès en Orient et au Maroc.—Henri VIII et les Journaux anglais.—Manifestation catholique pour le Souverain Pontife.—Séance musicale au Cabinet de Lecture Paroissial.—Brochure publiée par M. Désiré Girouard.

Un évènement qui vient contredire et renverser une politique de dix années consécutives, qui trompe les prévisions de la majorité dans tous les pays du monde, qui fait passer de la confiance et de l'admiration aux sentiments les plus contraires, et qui peut faire aboutir un état de prospérité et de gloire à la situation la plus précaire et la plus inquiétante; voilà ce que nous sommes obligés de voir, malgré toute notre désolation et notre dégoût, dans quelques lignes qui ont paru, ces jours derniers, au *Moniteur Universel*, et qui sont adressées au Souverain Pontife par Napoléon III. Voilà donc où devaient aboutir tant de génie et tant de dévouement aux meilleures et aux plus saintes idées.

Nous avons vu déjà depuis le commencement de notre siècle, bien des chutes tristes et effrayantes; mais si les lignes, que nous avons indiquées, ont la

portée qu'elles doivent avoir, si elles ne sont pas contredites aussitôt, si elles ne sont pas abandonnées devant les lumières de la réflexion et les réclamations d'une réprobation générale, nous pouvons dire que nous n'avons pas encore vu de chute plus terrible et plus désolante, plus pitoyable et plus inexplicable.

Toutes les mémoires sont encore remplies du souvenir de ce grand Souverain qui, au commencement de ce siècle, avait maîtrisé les flots de la révolution, comprimé les passions les plus furieuses, écrasé l'anarchie et l'impiété, replacé Dieu sur les autels; et puis, au moment où il semblait qu'il allait recevoir sa récompense, enorgueilli des premières faveurs que la destinée lui apportait, sans comprendre à qui il les devait, sans voir qu'est-ce qui faisait le nœud de sa fortune et de sa prospérité, sans vouloir deviner que cette pompe et ce triomphe ne devaient être que le commencement des rémunérations de la Providence, cet homme s'est troublé dans son bonheur, il s'est détourné de ce chemin qu'il suivait avec tant de gloire; il est revenu sur ses pas et il s'est dirigé de lui-même vers un abîme qui en avait déjà dévoré tant d'autres. (1)

Il n'est pas le seul qui, par un mystère inexplicable, a manqué à sa voie; l'Eglise a perdu un de ses prophètes; (2) les lettres, les arts ont vu apparaître de beaux génies, tels qu'auraient pu les envier les plus grands siècles; ils ont commencé par chanter la Vérité et les saintes Espérances de la Religion, et puis, tout-à-coup, enivrés des sympathies et des applaudissements, à cette foule avide qui s'empressait autour d'eux pour écouter leurs saints concerts, ils n'ont plus fait entendre que les chants de la mollesse et de l'impiété, des obscénités et des blasphèmes. (3)

Et celui-ci, que va-t-il devenir, ce nouveau favori de la fortune et de la renommée; comment saura-t-il en porter le terrible fardeau? Est-il donc perdu et ne saura-t-il donc pas attendre, lui aussi, la récompense

(1) Napoléon Ier.

(2) Laménais.

(3) Lamartine, Victor Hugo.

qu'il a méritée ? Cet homme, qui s'est montré si terrible devant la révolution déchaînée, semble effrayé de ses menaces, lui qui l'avait désarmée ! Cet homme plein de sagesse, comme d'intrépidité, sachant aussi bien écouter avec déférence les plus saintes inspirations, que braver les balles et la mitraille sur les champs de bataille, va-t-il donc délaissier les lumières les plus hautes, les plus sûres, les plus respectables pour acquiescer aux criaileries des derniers polichinels de l'Italie ? Va-t-il donc abandonner toute sagesse et tout courage pour se courber devant la menace de ses plus infâmes bandits.

En attendant l'évènement de ces tristes incertitudes, il y a en France une explosion de réprobation générale contre la brochure *du Pape et le Congrès* : des centaines de réponses ont paru, également fortes, solides et convaincantes ; parmi les répondants on cite surtout M. le vicomte de Melun, Mgr. de Langres, M. Villemain, M. Poujoulat, Mgr. Plantier, etc., etc., et enfin, Mgr. Dupanloup, qui revient encore à la charge dans une seconde lettre avec une force et une vigueur toutes nouvelles. Voici quelques-unes des dernières paroles de l'écrit de Mgr. d'Orléans, elles ont été écrites après la funeste lettre de Napoléon au Souverain Pontife, elles peuvent donc nous faire juger des sentiments de l'épiscopat en ce moment :

“ Malgré les tristesses du moment, je veux espérer ; n'est-ce pas l'Empereur qui disait dans sa proclamation au peuple Français : *Nous n'allons pas en Italie fomentier le désordre ni ébranler le pouvoir du St. Père que nous avons replacé sur son trône.*—
“ *Aucun doute n'est possible à cet égard*, disait le président du Conseil d'Etat, Commissaire du gouvernement au Corps Législatif : *le gouvernement prendra toutes les mesures nécessaires pour que la sécurité du St. Père soit assurée.*—Et le ministre des cultes écrivait le 4 mai à l'épiscopat français : *le Prince qui a amené le St. Père au Vatican, veut que le Chef de l'Eglise soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel. Le Prince qui a sauvé la France de l'invasion démagogique, ne saurait accepter ni ses doctrines ni sa domination en Italie.*

“ Je le reconnais, ajoute Mgr. d'Orléans, la tâche de l'empereur est aujourd'hui bien difficile, mais le Congrès l'y aidera comme il le doit ; et d'ailleurs, je me permets de le dire, la loyauté, le courage, la fermeté y peuvent suffire, avec le secours de Dieu. Bien que je veuille espérer et que j'espère, je dois l'avouer, je suis triste en écrivant ces choses.”

.....
Triste, et en effet, qui ne le serait en présence de ces évènements !

Il faut porter ses regards bien loin pour trouver quelque consolation et des impressions moins pénibles. Nous voyons de nouveaux succès en Cochinchine et au Maroc. Quelques centaines de Français et d'Espagnols en Cochinchine ont repoussé les Annamites et ont conquis un fort considérable qui commande la

route principale de la Capitale, et qui est situé sur un escarpement de près de trois cents pieds.

Au Maroc les troupes espagnoles sont toujours victorieuses : tout le monde compte que la ville de Tetouan sera prise et que l'on s'assurera la possession du pays, théâtre actuel de la guerre entre Ceuta et Tetouan et qui occupe plus de quarante lieues carrées. Ces succès qui peuvent en faire présager d'autres auront, nous l'espérons, une heureuse influence sur les conseils de la divine Providence. Tout n'est pas fausseté, lâcheté et injustice dans les œuvres de la politique actuelle ; le sang versé en Orient et au Maroc est répandu pour les plus pressants intérêts de la vérité et de la civilisation ; il n'aura peut-être pas là, où il coule, l'effet complet qu'on est en droit d'attendre, mais il retombera sur le reste du monde en bienfaits, en pardons et en miséricorde.

Ces jours-ci, en apprenant la démarche de Napoléon, on a prononcé un mot affreux ; ce mot c'est le nom de Henri VIII, et l'on a osé dire : *que le Souverain Pontife avait à se souvenir d'Henri VIII.* Malheur à celui qui a inventé ou proféré une pareille parole, c'est calomnier la France et outrager la Providence : Nous sommes, il est vrai, dans de tristes circonstances, plusieurs ont pu manquer à leur devoir, telle conscience *souveraine* peut être obscurcie volontairement, mais cela ne peut faire penser aux jours funestes de Henri VIII. Actuellement le clergé de la France est irréprochable et éminent par son zèle comme par sa piété. Les Evêques sont tous, sans exception, unis au Souverain Pasteur, par la doctrine, les œuvres et par la sympathie la plus intime, la plus étroite, la plus dévouée. Les sociétés charitables couvrent partout le territoire et font des merveilles. Les vocations les plus intrépides sont innombrables, les Institutions religieuses surabondent en sujets ; les missions les plus exposées sont pourvues ; la famille se respecte ; la foi voit chaque jour de nouveaux retours ; or, en cela y a-t-il rien de comparable à ce que l'on voyait du temps d'Henri VIII ? Des Evêques Apostats, un clergé gangrené, une société sensuelle et lâche, sans énergie ; voilà ce qui a attiré les derniers coups sur ce malheureux pays de l'Angleterre ; ce n'est pas Henri VIII qui a fait principalement la *réforme*, ce sont les Evêques Apostats et les mauvais Prêtres. Un Souverain prévaricateur ne pourrait rien contre la foi en France actuellement, il ne pourrait que se briser, car il trouvera devant lui un clergé et un épiscopat inébranlables, qui, par sa foi, ses mœurs, sa doctrine et sa sainteté, sera, à lui seul, le salut et l'espérance du peuple entier.

On a annoncé une manifestation Catholique qui aura lieu dimanche à Montréal dans l'une des Eglises principales et viendra rappeler aux fidèles aussi solennellement que possible, les obligations qu'ils ont de prier dans les épreuves de l'Eglise, et les sympathies qu'ils doivent à son chef. Nous ne doutons pas des sentiments ni du dévouement de nos ca-

tholiques; Mgr. Bedini, cet illustre et aimable Prélat, a souvent dit que, dans tout son voyage, le souvenir de Montréal était toujours présent à son cœur; il a vu alors les témoignages spontanés de ces sentiments profonds de notre population pour le Siège de Rome, et nous nous attendons à voir, en ce moment si grave, une manifestation éclatante.

Nous ne terminerons pas ces détails sans parler du Concert donné dans la Salle du Cabinet Paroissial.

Les différentes pièces ont été exécutées avec *solos* et chœur, et ont satisfait l'auditoire.

Le chœur était fort, expressif et exercé parfaitement, de manière à faire sentir les nuances de la musique les plus vigoureuses comme les plus douces. Les voix des *solos* ont plu par leur habileté et leur délicatesse; elles conviennent aux dimensions d'une salle de concert, qui doivent n'être pas des plus grandes, afin de faire mieux apprécier les délicatesses d'un morceau, et afin de ne pas forcer la voix, ce qui est d'un effet détestable.

Nous pouvons dire qu'on a entendu le *STABAT* de Rossini, avec bonheur; un ou deux morceaux, sur les neuf ou dix dont ils se composent, se rapprochent peut-être un peu trop de la musique théâtrale; et il nous semble même que certaines mesures pourraient être supprimées sans inconvénients, car ils n'en seraient pas moins beaux, privés de roulades et de trimolis dans le genre italien qui ne nous paraissent pas *absolument appropriés à la circonstance*. Mais quant aux autres morceaux: principalement les chœurs, avec récitatifs et avec chants, les quartettes, etc., ils nous ont semblé faire l'impression la plus forte et la plus grave sur tout l'auditoire.

La musique est à la fois touchante, vive et pleine de mélodie, elle est remplie de passages de l'effet le plus dramatique et le plus émouvant. Nous savons qu'en général, la musique allemande est d'un caractère plus grave et plus sévère, mais est-ce une raison pour condamner la musique italienne en masse, et pour refuser à l'auteur de la Prière de Moïse, le don de la musique vraiment religieuse?

Nous pensons qu'on pourrait adopter un certain milieu entre des opinions extrêmes. Nous voudrions d'abord qu'on ne nous obligeât pas de croire *qu'il n'y a pas de musique religieuse en dehors de certaines formes traditionnelles et qu'il est incontestable que les anges louent Dieu continuellement, en fugues et en contrepoint*, c'est la réclamation très-raisonnable que nous lisions dernièrement dans un célèbre critique musical. En même temps, nous admettons très-volontiers que dans certains morceaux de la musique italienne, il y a des passages d'une vivacité et d'une légèreté qui ne s'expliquent guère dans des sujets religieux.

Ainsi, ces roulades, ces renversements de voix, ces pirouettes et ces culbutes de vocalises, ces arpentages accélérés du haut en bas de la gamme, ces trémousséments et ces gémissements de larynx, qu'ont-ils à faire avec la Croix, Marie, le Calvaire, le gémisse-

ment des saintes femmes, les cris de rage et les blasphèmes des Juifs et des Pharisiens?

Mais à côté de cela, et qui n'est qu'un instant dans un ou deux morceaux du *Stabat*, que d'effets admirables, touchants et imposants, et qui tous nous ont été magnifiquement rendus!

Reconnaissance donc, et encouragement aux habiles artistes de la Société Ste.-Cécile.

Nous avons reçu le livre de M. Girouard sur *La Lettre de Change*. Qu'il nous suffise de dire, pour aujourd'hui, que quatre de nos jurisconsultes distingués se sont déjà prononcés sur le mérite de cet ouvrage et l'ont accompagné de recommandations les plus approbatives.

Discours de l'Hon. P. O. Chauveau

pour l'inauguration du nouveau Cabinet de lecture paroissial.

M. Chauveau dit que s'il n'était point presque obligé de prendre la parole sur l'invitation qui lui en était faite et sur un sujet aussi intimement lié avec l'instruction publique, il eût préféré se taire, certain qu'il était de ne rien pouvoir dire de mieux que ce que proclamaient si éloquemment, et cet édifice construit avec tant d'élégance et une si grande rapidité, et le vaste auditoire qui se pressait dans la salle et dans lequel on voyait avec tant de plaisir au milieu de ce que Montréal renferme de plus distingué, un des vétérans de nos libertés et de notre littérature. L'œuvre du Cabinet de lecture, ajouta-t-il, n'est point du reste une œuvre isolée; c'est un *signe des temps*, un effort entre beaucoup d'autres efforts, un progrès remarquable si l'on veut, entre beaucoup d'autres progrès qui se font dans la culture des lettres et des arts, progrès que de lâches détracteurs de leur propre pays peuvent bien chercher à nier ou à amoindrir, mais qui n'en sont pas moins évidents aux yeux de tous. Le succès est déjà si beau, il est surtout si rapide dans cette entreprise, que ce qu'il y a à craindre maintenant c'est qu'une trop grande sécurité et par suite une certaine apathie ne soient les résultats de ces brillants débuts. La chose ne serait point nouvelle dans notre pays. Ce qu'il faut donc souhaiter à l'œuvre nouvelle, c'est la persévérance au milieu même de succès si rapides. Ce qui manque à notre race en Amérique comme en Europe, ce n'est point l'élan généreux qui renverse les premiers obstacles si formidables qu'ils paraissent, ce n'est point le sacrifice, l'héroïsme même lorsqu'il s'agit d'un grand objet à atteindre, d'un principe à défendre, d'un droit à faire prévaloir, mais c'est l'humble et solide persévérance dans les choses ordinaires, qui cependant en s'ajoutant les unes aux autres forment la masse et le succès définitif d'une entreprise; c'est la sollicitude pour la perfection des détails si souvent négligés avec un superbe dédain; c'est la résistance aux empiètements graduels et successifs qui usent chaque jour et à chaque minute les choses que nous tenons si fort à conserver, que nous procla-

mons si haut comme sacrées et inviolables, qu'enfin nous défendrons avec tant d'énergie dans une lutte violente et de haute main.

Et cependant plus que jamais dans les conditions d'existence qui nous sont faites, c'est cette persévérance même, c'est cette attention et cette fidélité dans les petites choses qui peuvent nous sauver ; c'est l'inconséquence de notre conduite dans les détails de la vie qui peut nous perdre.

Et c'est juste ! La nature entière nous dit qu'il en doit être ainsi. Elle a ses convulsions sans doute, ses combats, ses révolutions, comme les peuples ont les leurs ; mais c'est par une action lente et certaine, par une succession d'humbles et imperceptibles efforts que tout s'y développe. La goutte d'eau qui, tombant à de longs intervalles, finit par laisser son empreinte sur la pierre la plus dure, n'est qu'une image entre mille de cette vérité si bien connue et si peu méditée.

Mais c'est peut-être troubler inutilement la joie qu'éprouvent en ce moment les amis de cette institution que de supposer que l'apathie puisse jamais la ronger de sa lèpre, que jamais ceux qui la protègent, ceux qui sont appelés à y travailler lui refusent leur concours, que cette tribune si bien entourée aujourd'hui puisse jamais être silencieuse, que cette salle si remplie puisse jamais être déserte. Déjà cette institution a donné à ses membres une bibliothèque, une tribune où des essais dignes de pays plus avancés en littérature et en civilisation, ont été lus ; un cabinet de lecture sur les tables duquel se trouvent déjà une foule de journaux et de revues ; et enfin, une publication périodique, *Echo* de cette tribune même, et propre à donner aux élans généreux de notre jeunesse un retentissement que d'autres auraient envié il n'y a pas encore bien des années.

Ici donc et ailleurs aussi, rien ne manquera de ce qui peut donner à cette jeunesse le goût des lettres et des sciences. Ici, et dans une autre institution que l'on peut appeler sœur de celle-ci où, avec plus de courage encore que de ressources, on a fait en très peu de temps de très grands progrès, les lettres et les arts auront sous l'égide de la religion et du patriotisme de nobles foyers de lumière.

La littérature, chose frivole aux yeux de tant d'hommes ignorants et matériels, la littérature, qui n'est en effet que l'art de bien dire et de bien écrire, se développera et contribuera non seulement à la gloire, mais encore au bonheur de notre pays. Sans les lettres, en effet, quel ennui mortel, quelle insignifiance dans la civilisation matérielle la plus complète, dans la richesse publique ou industrielle la plus éblouissante ! Que de riches pétrifiés au sein de leur fortune, que de pauvres heureux dans un réduit à parcourir les pages enchantées des grands écrivains de notre ancienne mère-patrie ! Mais ne semble-t-il point que ce bonheur sera doublé par un légitime orgueil lorsqu'une littérature canadienne nous aura donné dans notre langue des trésors qui seront pour nous un patrimoine nou-

veau ? Dans tous les cas, n'est-il pas vrai que dans des malheurs où, la religion exceptée, tout est impuissant à nous consoler, les lettres parviennent à nous donner aussi elles quelque soulagement ? Je le demande à ceux que la calomnie et l'ingratitude publiques ont poursuivis et qui ont formé avec leurs livres chéris un rempart où les vagues irritées de la fureur populaire n'ont pu les atteindre ? Je le demande à ceux que la perte d'une mère, d'une épouse ou d'une fille a plongés dans la douleur, et dont l'intelligence, dans le vide affreux où elle se trouvait, menacée de quelque chose qui ressemblait au néant s'est sentie renaître au contact des esprits immortels qui vivent pour nous aujourd'hui dans leurs œuvres, comme ils vivaient il y a des siècles pour leurs contemporains ? Je le demande surtout aux hommes de lettres eux-mêmes, aux tempéraments poétiques, aux imaginations fougueuses, si ardentes à se tourmenter elles-mêmes, si faciles à décourager, si ingénieuses à se créer des malheurs et des peines, et qui ne trouvent le repos qu'en se réfugiant dans des lectures où d'autres malheureux ont déposé d'avance le baume et le parfum qui seuls peuvent les réconcilier avec le monde ?

Une telle puissance qui n'est seconde qu'à celle de la religion elle-même, se trouvant ici unie à cet autre et suprême élément de sagesse et de bonheur, n'avons-nous point raison de saluer de nos acclamations l'ouverture de ce nouveau temple des lettres canadiennes, et de redire encore une fois à ceux qui l'ont si noblement et si heureusement élevé : *Courage et persévérance !*

De l'Autorité en Philosophie.

Lecture faite devant le Cabinet de Lecture de Montréal, le 2 Mars 1857.

Le sujet que je dois traiter aujourd'hui devant vous est, pour tout esprit sérieux, d'un haut intérêt et d'une importance majeure. J'ai dessein de vous entretenir de l'Autorité en Philosophie, et je me propose d'établir que, dans le domaine de cette science que l'on regarde, et avec raison, comme un vaste champ ouvert au libre exercice de l'activité humaine, l'autorité a des droits très-réels et très-étendus.

Or, par philosophie, j'entends ici l'ensemble de toutes les connaissances humaines naturelles, ou bien avec Laménais le libre exercice de l'intelligence de l'homme.

Je veux donc prouver que, dans toutes les branches de la connaissance, l'autorité peut, en de certaines limites aisément assignables, contrôler les investigations et les assertions d'un penseur quelconque.

L'autorité, comme la science qu'elle doit sauvegarder, est naturelle ou surnaturelle : celle-ci se subdivise en deux.

J'appelle autorité naturelle, l'autorité de la raison des hommes, nos semblables, de leur assentiment et

de leur consentement. J'appelle autorité surnaturelle, l'autorité du témoignage de Dieu, ou de la révélation et celle de son interprète authentique, l'Eglise universelle.

Ainsi, la philosophie, ou le libre exercice de l'intelligence de l'homme, est soumise aux lois d'une triple autorité ; de l'autorité humaine, de l'autorité divine et de l'autorité humano-divine, laquelle tient le milieu entre les deux premières.

Cette doctrine n'est pas nouvelle, et il y a longtemps qu'on l'a proclamée dans le monde. Mais elle n'est point, il s'en faut, assez généralement reçue. L'enseignement contraire a tristement prévalu chez plusieurs, depuis longues années. De là, comme nous aurons peut-être occasion de le faire voir dans la suite, de là, stérilité à peu près complète pour le fond des choses, contradictions incessantes, dans le champ de la philosophie : de là, en grande partie du moins, dans la société civile et domestique, insubordination incurable, désordres de tout genre.

Les représentants anciens et nouveaux de l'indépendance philosophique professent que la philosophie est au-dessus de tout ; qu'elle juge de tout ; qu'elle explique tout, le passé, le présent et l'avenir, le sacré et le profane. *A la philosophie le dernier mot de toute chose, de toute énigme, de tout mystère.* (1)

Or, parmi les libres penseurs, les uns attribuent les droits immenses à la raison particulière de chaque philosophe : nous les désignerons par le nom commun d'individualistes : les autres en font l'apanage de la seule raison universelle ou du genre humain ; nous pouvons les appeler, et plusieurs d'entre eux s'appellent en effet humanitaires.

Nous allons combattre d'abord les individualistes, en leur faisant voir que la raison privée doit se soumettre à la raison de tous. Tel est le but de la présente lecture dont l'objet peut s'énoncer de la manière que voici :

Soumission à l'autorité humaine, en matière de croyance, ou du moins, prise en considération à cette autorité, l'un des principes constitutifs de notre nature raisonnable.

Quand, pour la première fois, l'homme fait son entrée dans le monde, la perfection de la forme corporelle le distingue déjà des autres animaux ; mais du reste il leur paraît en tout semblable, sauf la faiblesse, plus grande chez lui que chez la plupart des autres espèces. Toutefois, sous cette enveloppe matérielle si infime, est cachée une nature intelligente dont les destinées sont belles. Mais au commencement elle ne donne aucun signe de sa présence. Elle existe latente et enveloppée : elle sommeille profondément.

A quelles conditions passera-t-elle de la puissance à l'acte, de l'état d'enveloppement et d'inaction à l'état de développement et d'activité ! Ces conditions sont de deux sortes, organiques et morales. (2)

La première et la principale des conditions morales est la foi (naturelle). Au moyen de la foi, la parole, le verbe illuminateur pénètre jusqu'au plus intime de l'intelligence, y suscite les idées qui pouvaient y exister en germe, et beaucoup d'autres encore ; ou bien, si on l'aime mieux, la parole tombant dans l'intelligence, la prépare, d'une façon pour nous souverainement mystérieuse, à concevoir les idées diverses dont nous la voyons s'enrichir successivement. Ainsi peu à peu l'homme est initié aux premiers rudiments de la religion et des mœurs ; ainsi il apprend à discerner ce qui peut soutenir sa frêle existence et ce qui tend à la détruire. Ainsi, il est conduit jusqu'au seuil de la science, dont le propre caractère est de se rendre compte ou raison de son objet.

L'enfant a donc un immense et universel besoin de croire. La foi lui est toujours et partout indispensable. Sans elle il périrait bientôt, ou tout au moins il ne pourrait mener sur la terre qu'une vie brutale. Mais aussi comme il y est prédisposé ! Et quelle parfaite harmonie entre ses besoins et ses penchants ! La foi, dans le sens le plus général, est l'adhésion de l'esprit à ce qu'il ne comprend pas, sur le témoignage d'une autorité suffisante ou qu'il croit telle : ou bien encore la foi est la soumission à l'autorité en matière de croyance.

Or, voyez jusqu'où s'étend en ce genre la soumission de l'enfant ! Non seulement les auteurs de ses jours, mais encore tous ceux qui, par leur âge, lui sont de beaucoup supérieurs, il les tient pour des oracles infailibles. Sans examen, sans discussion aucune, il croit à leur parole. Confiance excessive, mais alors nécessaire. Au reste, bientôt des expériences souvent répétées apprennent à l'enfant à la restreindre dans de plus étroites limites. Plus d'une fois, victime de sa crédulité, il cherche à distinguer l'autorité véritable d'avec la fausse autorité. Mais il n'a garde de renier toute autorité quelconque. Jamais il n'en vient à cet excès ; non pas même quand, par le vice de son éducation et l'influence du milieu où il vit et respire, il lui arrive de se soustraire à l'autorité légitime. Car alors il se fait l'esclave d'une autorité tyrannique et qui n'a sur son intelligence aucun droit.

Tel est l'homme à l'entrée de la vie : tel le voyons-nous aux premières années de son existence. Il montre pour l'autorité humaine, en matière de croyance, une soumission entière. Or, ce fait constant et universel, ce fait aussi ancien que l'humanité, aussi étendu qu'elle, est l'indice le plus frappant, le plus éclatant caractère par où se manifeste un principe constitutif ou une loi de notre nature raisonnable. En effet, de l'aveu de tous, à quoi reconnaît-on sûrement la nature d'un être ? N'est-ce pas au double caractère de constance et d'universalité ? Les accidents, les modes changent, suivant mille circonstances diverses ; la nature seule demeure immuable sous tous ces changements. Ces affirmations ne sont que l'appli-

(1) M. Cousin, Cours sur l'Histoire de la Philosophie.

(2) Ubahgs logis, p. 136.

cation des notions les plus simples de l'ontologie, confirmées par l'expérience de tous les siècles.

Du reste, si l'on refusait de voir, dans le grand fait constaté plus haut, l'expression ou le produit d'une loi de notre nature, il faudrait bien convenir au moins que ce fait est un fait. Or, comme tout fait suppose nécessairement une cause qui l'ait produit, je demande qu'on me signale la cause de celui dont nous discutons la valeur. Evidemment, ici, on ne saurait invoquer, comme on fait si souvent ailleurs, et sans raison, plus d'une fois, les préjugés, ni l'éducation, ni les inventions des législateurs sacrés ou profanes. Le fait de la soumission universelle de l'individu humain à l'autorité, à son origine et pendant la première période de son existence, est un fait rigoureusement primitif, et dont par suite il ne faut pas chercher la cause hors de lui. Or, en lui-même, quelle est la raison ou la cause pourquoi l'enfant est ainsi soumis à l'autorité ? Ses besoins sans doute, son ignorance complète de toutes choses. Soit. Mais voudrait-on soutenir par hasard, que la soumission de l'enfant est le fait de sa raison ayant conscience de sa faiblesse, et concluant à s'étayer d'une autorité extérieure ? Une prétention de cette sorte ne saurait soutenir l'examen. D'abord si le fait dont nous parlons était le produit de la libre activité de l'homme, il ne présenterait point aux yeux une universalité constante. Il serait variable et divers, comme cette activité même ; autrement, l'effet serait plus grand que sa cause. Ensuite, comment supposer, au premier crépuscule de l'intelligence, la conscience de soi assez nette, assez ferme pour que l'on puisse observer spontanément son état intérieur, et distinguer quelque chose là où tout est confondu et enveloppé de ténèbres ? Et quand même l'observation intérieure y serait possible, comment supposer la faculté de raisonner assez développée pour tirer des inductions des faits observés, à un âge où l'intelligence se dégage à peine des liens de la matière ? N'est-il pas évident qu'alors l'être humain ne peut avoir de soi qu'une conscience vague et indécise ? Qu'il n'est pas encore capable d'observation intérieure ; et que l'instinct lui tient lieu du raisonnement dont la faculté, pour entrer en acte, présuppose un certain degré de développement de la nature intelligente ?

L'instinct sera donc la cause du fait dont vous demandez l'explication. Je l'avoue. Mais cet instinct est-il lui-même l'ouvrage de l'homme ou de la nature ?—De la nature, sans contredit.—Cet instinct est donc naturel ; cet instinct est donc un principe constitutif ou une loi de notre nature raisonnable.

Prenons garde cependant que ces inductions ne soient plus étendues que leur principe. Nous est-il permis d'affirmer que ce qui est naturel, à l'enfant ce qui est une loi de sa nature, est naturel semblablement à l'homme parfait, est un principe, une loi de sa nature ? Assurément. L'homme a-t-il donc dans l'âge

mûr une autre nature que dans l'enfance ? Lui est-il donné de perdre ou d'acquérir, par la succession des années, quelques facultés, quelques principes constitutifs de son être ? Non, sans doute. Qu'est-ce que l'homme, à sa plus haute puissance ? C'est l'enfant développé, perfectionné. On le voit sans peine pour le corps ; on le conçoit pour l'âme aussi aisément. Donc en l'homme parachevé, je dois retrouver toutes les lois, tous les instincts, radicalement les mêmes que ceux d'abord observés dans l'homme enfant. Sans doute ils apparaîtront profondément modifiés ; mais toujours seront-ils fondamentalement les mêmes.

Si l'on n'admettait pas ces affirmations que je crois incontestables, il faudrait soutenir que dans le cours des âges divers qu'il parcourt, il se fait en l'homme une création nouvelle, et que le temps emporté dans sa course l'identité radicale de l'être intelligent ; toutes prétentions insoutenables et contraires à la raison.

Donc dans l'homme aussi bien que dans l'enfant, je dois retrouver, à des états divers, il est vrai, mais toujours réels, l'instinct de soumission à l'autorité humaine en matière de croyance.

Transportons-nous maintenant sur le terrain des faits. Après avoir raisonné à *priori*, observons. D'ordinaire, l'expérience opère la conviction et plus sûrement et plus promptement surtout, que la spéculation métaphysique.

En fait, quoi de plus habituel à l'homme que la soumission à l'autorité, ou du moins, selon les conjonctures diverses, que sa prise en considération ? Suivons-le d'abord dans l'ordre pratique de la vie, nous le considérerons ensuite parmi les travaux de la spéculation.

Dans l'ordre pratique beaucoup mieux souvent que dans l'ordre théorique, se reflètent les vrais sentiments de l'homme, ceux qui lui sont le plus naturels. Ainsi par exemple, le sceptique Hume croyait, disait-il, passablement à son système, dans la solitude du cabinet ; mais il ne pouvait plus, au milieu de la société de ses semblables, y ajouter aucune foi. Ainsi les Pyrrhoniens qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi, n'ont point paru s'écarter, principalement dans la gestion de leurs affaires temporelles, des règles usitées parmi les autres hommes. C'est que l'intérêt même de notre existence étant engagé dans l'ordre pratique, le bienfaisant auteur de la nature y a restreint davantage la sphère de notre libre activité. Voilà pourquoi nous pouvons moins nous y soustraire aux lois qui nous gouvernent, que dans l'ordre spéculatif. Eh bien ! dans la conduite de la vie, l'autorité exerce un empire immense. Elle tient en main les intérêts publics. Voyez-vous le citoyen confier sa fortune et son honneur à un jurisconsulte, le malade sa tête à un homme de l'art ? Voyez-vous le voyageur sous la conduite d'un pilote, affronter l'océan, et ses écueils et ses tempêtes ? C'est que le citoyen, le malade, le voyageur ont la foi en la probité et l'expéri-

ence de l'avocat, du médecin et du pilote. C'est qu'ils font acte de soumission à l'autorité humaine. Mais cet acte de soumission, combien le feraient-ils plus volontiers encore et avec plus d'assurance, s'il était provoqué par l'assentiment de tous les hommes spéciaux de ces professions diverses!

Ce n'est pas tout, la société elle-même confie les biens, l'honneur et la vie de ses membres au jugement de l'autorité. A la majorité des votes d'un tribunal, d'un jury, d'une assemblée populaire, se décident souverainement des questions relatives à ce que l'homme privé a de plus cher au monde.

Il y a plus; ses propres destinées, son bonheur et sa vie, la société les remet aux mains de l'autorité. Dans un état républicain ou représentatif, la majorité des délégués de la nation fait des lois que d'avance la nation s'oblige à observer. La majorité des membres du pouvoir exécutif décide de la paix et de la guerre, questions capitales s'il en fut jamais. Par eux est dirigé le vaisseau de l'Etat. On sait bien qu'il est en leur pouvoir de le pousser sur les plus funestes écueils; et toute fois, moyennant certaines garanties qui sont loin de la soustraire entièrement aux dangers les plus graves, la société ne laisse pas de leur en donner le gouvernail.

Le pouvoir absolu du monarque s'environne d'un conseil de sages; et là se prennent, à la majorité, les résolutions les plus importantes.

Jusque dans les sociétés constituées contrairement à la religion et à la morale, la grande loi de l'autorité se trouve respectée; et le brigandage et la rébellion dûment organisés décident à la pluralité des voix. Tant la soumission à l'autorité, tant sa prise en considération est naturelle à l'homme, dans la pratique de la vie et des affaires!

Mais d'où vient que l'homme se soumet ainsi, en ce qui l'intéresse le plus vivement, aux décisions, aux jugements, à la conduite de l'autorité? Qu'il s'y soumet avec une confiance d'autant plus grande, que d'une part, la voyant désintéressée, il la trouve de l'autre, et plus universelle et plus unanime? N'est-ce point qu'il a foi en l'assentiment de ses semblables? N'est-ce pas qu'il le prend pour un organe de la vérité? Sans aucun doute. Par où l'on voit déjà que l'homme soumis à l'autorité dans l'ordre pratique, ne saurait la méconnaître dans l'ordre théorique. Cela ne pourra paraître que fort simple et naturel, si l'on songe que dans celui-ci se trouve la racine et le fondement de celui-là.

D'ailleurs, si l'autorité, si puissante dans la pratique, n'avait pas lieu dans le champ de la spéculation rationnelle, l'intelligence humaine serait comme scindée en deux grandes fractions que l'on ne pourrait relier ensemble: il y aurait dans notre nature une sorte d'hiatus ou d'anfractuosité destructive de l'unité de notre constitution intellectuelle; ce qu'on ne doit pas admettre en bonne Psychologie.

Aussi l'observation nous montre-t-elle l'autorité étendant son empire dans l'ordre spéculatif comme dans l'ordre pratique.

Tout théoricien quelconque, tout inventeur de système est naturellement curieux de savoir ce qu'ont pensé avant lui, sur la même matière, ses devanciers, et ce que pensent encore ses contemporains. Ses idées ont-elles de l'affinité avec celles des plus grands maîtres?—Une douce joie inonde son âme. Mais si, par eux, d'avance elles ont été rejetées et combattues, impossible à lui, quelle que soit sa suffisance philosophique, de n'en point ressentir de l'amertume et du chagrin! Souvent on le verra par suite dégoûté de ses plus chères inventions.

Les plus fiers contempteurs de l'autorité humaine en matière de philosophie sont ravis de trouver un grand nom qui les protège. Un homme a beau se proclamer sceptique, matérialiste, idéaliste..... c'est-à-dire professer, sans honte, des doctrines condamnées par l'autorité du genre humain; vous le verrez, par une contradiction grossière, mais inévitable (car au fond de sa conscience, il se sent bien faible, seul contre tous) vous le verrez triomphant à la rencontre de quelque autre sophiste distingué, et même, plus d'une fois, d'un individu quelconque qui partage ses opinions. Combien d'âmes ont célébré joyeux le phénomène imaginaire, et du reste tout-à-fait insignifiant, de quelques stupides sauvages trouvés dans les forêts, sans Dieu, sans culte et sans lois morales!

Bien plus, très souvent pour vouloir nier l'autorité légitime, on se fait l'esclave d'une autorité tyrannique. En sorte que dans l'empire de la science, il en arrive à peu près comme dans les empires matériels, où la licence passe bientôt sous le joug du despotisme. C'est là un fait d'expérience journalière. Que de superbes esprits ayant rejeté l'autorité de la grande, antique et universelle Eglise, ont ensuite courbé la tête sous la main de simples individus! Qui ne connaît la grande énormité morale par où, en France principalement, la philosophie s'est rendue si tristement fameuse, au XVIIIe siècle?

Le genre humain avait cru et croyait encore l'existence de Dieu et de l'âme spirituelle et immortelle. Quelques hommes, illustres dans les lettres, se prennent à nier ces vérités salutaires, et bientôt des foules de beaux esprits, glorieux de marcher sous leurs enseignes, sont rangés autour d'eux en compagnies serrées. Echos fidèles, leur destinée se borne à redire les leçons des maîtres et à les porter au loin. Et cette destinée, ils la trouvent belle et digne d'envie! Et pour eux la croyance de quelques particuliers est de beaucoup préférable à la croyance de tous les hommes. Ils aiment mieux cent fois l'appellation de Voltairiens que celle de Catholiques ou d'Universels.

Voulez-vous connaître et juger l'intime persuasion d'un homme? Employez le pari, dit le philosophe de Kœnisberg, (*) si la croyance n'est qu'apparente et si

(*) Critique de la raison pure.

mulée, ou bien si étant réelle, elle n'est ferme et pas solidement établie, le pari le fera découvrir, et d'autant plus sûrement qu'il sera plus considérable. Soumettons donc à cette pierre de touche la croyance de quiconque, en philosophie, professe le mépris de l'autorité, ou n'en tient pas compte.

Je suppose qu'un grand nombre de sages consultés par un *chercheur* sur une théorie de sa façon, la jugeant fautive et inadmissible après un examen sérieux; que tous les sages de tous les temps et de tous les pays l'aient combattue, que le genre humain lui-même l'ait constamment rejetée, voudrait-il, pour en soutenir la vérité, engager sa fortune, son honneur, sa vie, au cas où l'on pourrait porter le débat devant un tribunal reconnu par tous infallible? Il n'aurait garde de tomber dans une telle extravagance; et la confiance qu'il affecte maintenant serait bientôt place à la peur. Au contraire, cette confiance se maintiendrait inébranlable, si ce que nous avons dit lui être contraire le favorisait.

C'est donc un fait avéré que l'autorité exerce dans l'âge mûr, aussi bien que dans l'enfance, quoique en de moindres limites, une influence considérable.

Et comment pourrait-il n'en être pas ainsi? Pourquoi l'enfant, au premier âge, manifeste-t-il une soumission absolue à l'autorité? C'est qu'il est dans une ignorance complète de toutes choses. En cet état, un instinct providentiel l'incline à croire à la parole de ceux qui savent. Mais l'homme, quel qu'il soit, ne doit-il point, à l'exemple du sage le plus vanté de l'antiquité payenne, avouer son ignorance sur une foule d'objets, et reconnaître que sa raison chancelle souvent sur les questions les plus graves? Cela posé, rien de plus simple que de voir l'instinct qui le gouvernait en souverain, aux jours de son enfance, agir encore en lui puissamment dans la suite, et le porter à prendre en considération l'opinion de ses semblables, et même, en certains cas, à embrasser pleinement leur croyance, sans en avoir au préalable discuté les motifs. Or, puisque en matière de croyance, l'homme aussi bien que l'enfant, se sent spontanément incliné à respecter, à prendre en considération l'autorité humaine, et même quelquefois à s'y soumettre avec une confiance entière, que ce respect de l'autorité se retrouve partout, dans tous les temps et dans tous les lieux; que le peu d'individus qui s'efforcent d'échapper à son influence, ne peuvent néanmoins jamais y réussir complètement; qu'ils la confessent malgré eux dans la pratique de la vie, et que souvent après l'avoir expressément rejetée, ils la proclament de même, moyennant une transposition insensée, n'est-il pas clair, indubitable que la soumission à l'autorité humaine, en matière de croyance, ou du moins sa prise en considération, est une loi ou un principe constitutif de notre nature raisonnable? A quels signes donc pourrions-nous reconnaître une loi, un principe de cette sorte? Assurément si une universalité, une constance aussi absolues que celle que nous venons de dé-

crire pouvaient ne représenter que certains modes accidentels de notre être, il faudrait bien dire que tout ce qui tient à sa nature, à son essence, se dérobera pour jamais à nos regards. Mais si la soumission à l'autorité, si sa prise en considération est une loi de notre nature, l'on en devra conclure tout d'abord que ce respect pour l'autorité, cette soumission à l'autorité humaine sont légitimes. En effet, de deux choses l'une: ou il est vrai que nous sommes constitués de telle sorte que les lois de notre nature raisonnable, dûment appliquées, ne peuvent nous induire en erreur, ou bien cela n'est pas vrai. Dans le premier cas, l'induction que nous venons de tirer ne saurait être contestée, dans le second cas, l'on est conduit au scepticisme.

Effets épouvantables de la Boisson forte.

Le courage se traduit chez l'homme de différentes manières. L'un court affronter la mort sur le champ de bataille; l'autre s'élance dans une embarcation au milieu d'une tempête; celui-ci travaille patiemment dans une pauvre chambre à la solution d'un grand problème, et celui-là brave, pour faire le bien, les préjugés populaires, les calomnies de ceux qui l'entourent. Mais que dirons-nous du courage des buveurs vulgaires qui, en s'abandonnant aux boissons frelatées de ce pays, n'ont pas même la consolation d'aller à la mort d'une manière agréable! Le docteur Hiram Cox, inspecteur de Cincinnati, se trouvant un jour dans un cabaret de bas étage, vit deux hommes prendre un verre d'eau-de-vie (brandy) tellement forte qu'elle leur arrachait des larmes.

Par curiosité, M. Cox voulut analyser ce terrible breuvage, et il n'y trouva que 17 parties d'alcool, tandis qu'il aurait dû en contenir 40; les 23 autres parties se composaient d'acide sulfurique, de poivre de Cayenne, de caustique, de potasse et de strychnine. Un demi-litre de ce mélange eût suffi pour tuer raide le plus fort buveur. M. Cox déclare dans son rapport que sur 400 aliénés qu'il a examinés, 225 au moins avaient perdu la raison par suite de leurs libations imprudentes. Dans ce nombre, il remarqua un jeune homme de 17 ans qui devint fou pour s'être grisé une seule fois avec des boissons frelatées. M. Cox a inspecté 700 cabarets de différentes classes et a trouvé que les neuf-dixièmes des boissons qu'on y débitait étaient frelatées. Il dit qu'à sa connaissance, dix-neuf jeunes gens, appartenant à des familles respectables, ont été tués en trois mois, par l'usage de ces boissons. Quant aux personnes d'un certain âge qui boivent de ces liqueurs, même avec modération, il ne faut pas trois mois pour leur donner le *delirium tremens* qui leur ouvre la tombe.—*Courrier des Etats-Unis.*

Antiquité du jeûne.

Pour découvrir l'origine du jeûne, il faut remonter par-delà même l'institution de la loi. Ce n'est pas une

invention moderne, mais un trésor précieux qui nous a été conservé et transmis par nos pères. Tout ce qui porte le sceau de l'antiquité n'en est que plus vénérable. *Respectons donc la vieillesse du jeûne : Reverere jejunii canitiem.* C'est avec le premier homme qu'il a commencé ; et c'est dans le paradis que l'ordonnance en fut rendue : *Tu ne mangeras pas du fruit de la science du bien et du mal*, fut-il dit à Adam. Ces paroles, *tu ne mangeras pas*, expriment le commandement du jeûne et de l'abstinence. Si Eve y eût été fidèle, nous n'aurions pas aujourd'hui l'obligation d'y obéir, car on se passe de médecin quand on se porte bien, il n'est nécessaire que quand on est malade. Blessés par le péché, cherchons notre remède dans la pénitence : or, point de pénitence sans le jeûne. *La terre, désormais maudite, ne produira pour toi que des ronces et des épines.* Il nous est commandé de vivre dans le deuil, et non de servir nos plaisirs ; satisfaisons à Dieu par le jeûne. Pour n'avoir pas observé la loi du jeûne, nous sommes exilés du paradis : jeûnons pour y rentrer.

Saint François de Salles dit : Le démon ne craint rien tant que le jeûne.

Aussi, il (le démon) a eu soin d'en débarrasser le protestantisme : Mangez, et vous deviendrez comme des dieux. . . . Ils ont mangé, les dupes d'Eden, et ils sont devenus semblables à des bêtes : *Comparatus jumento!*

La religion elle-même, bien entendu, n'est qu'une vraie médecine utile, nécessaire, efficace et d'un secours journalier pour le régime et la santé qui en est le fruit. (BORDEU, *Recherches sur l'histoire de la médecine*, ch. VI, § 3.)

M. Flourens, dans son charmant travail sur la longévité (P. 32.) dit : Avec nos mœurs, nos passions, nos misères, l'homme ne meurt pas, *il se tue.*

« Je n'ai jamais pu lire sans émotions, dit un grand observateur, (M. GRATRY,) ces paroles de Leibnitz : . . . Après le fruit de la vertu, l'un des plus grands fruits de la morale et de la politique, sera de nous amener une meilleure médecine quand les hommes commenceront à être plus sages qu'ils ne le sont. »

Nous savons que beaucoup de protestants s'imposent volontairement l'abstinence du vendredi (1). Un instinct naturel pourrait bien n'y être pas étranger. La raison dit : *Abstiens-toi* ; la religion catholique ajoutée : *Le vendredi et tels autres jours.*

Saillies d'esprit de Mgr. De la Motte.

Gresset, auteur du *Vert-vert*, quittait souvent le séjour de la capitale pour celui d'Amiens sa patrie. Il fit connaissance avec M. De la Motte, et finit par se lier d'une étroite amitié avec lui. Gresset, juge compétent en matière de goût, disait qu'il ne connaissait pas d'homme au monde qui eût une plus forte dose de bon esprit.

(1) Nouvelle preuve que le protestant est toujours meilleur que le protestantisme, dont les principes conduisent directement à toutes les erreurs.

On admirait dans M. De la Motte un extérieur gracieux et prévenant, une tournure d'esprit fine et enjouée, une imagination vive et féconde, des connaissances très-variées, un penchant décidé pour la bonne plaisanterie. Personne n'avait le talent de dire des choses agréables avec plus de délicatesse. La justesse de son esprit lui faisait sentir vivement les ridicules et les travers ; et son enjouement le lui présentait toujours sous le point de vue le plus plaisant. Aussi, disait-on communément qu'il aurait été l'esprit le plus désagréablement caustique, s'il n'eût été le cœur le plus vertueux. Mais la religion, toujours maîtresse de son esprit, ne lui permettait pas le moindre écart dont il eût pu se repentir. Gresset lui demandait un jour à quelle cause il croyait qu'on dût attribuer cet espèce de délire religieux qui agitait les écrivains du siècle ? *C'est le cœur*, dit-il, *qui leur fait mal à la tête.* (1).

Une dame lui exposait ses inquiétudes occasionnées par les différentes décisions de différents casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, madame, lui répondit M. De la Motte ; les uns vous l'interdisent absolument, et ils vous paraissent bien sévères : je le crois ; les autres vous le permettent sans difficulté, et vous les trouvez bien relâchés : cela est juste. . . . Pour moi, qui aime qu'en toutes choses on garde le milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté ! » *Ridendo castigat mores.*

Un prince étranger, sur la seule réputation de Mgr. De la Motte, se rendit à Amiens, en 1772, tout exprès pour y faire connaissance avec celui dont il avait ouï parler, comme de l'homme le plus respectable et le plus respecté qu'il y eut en France ; et, après l'avoir vu, voici le témoignage qu'il lui rendait : — « J'ai fait ma cour, à Amiens, à un prélat âgé de quatre-vingt-dix, dont le zèle et la ferveur nous surprendraient même dans un novice, et dont l'esprit, les grâces et la gaieté embelliraient la jeunesse la plus brillante. Il réunit à la fois l'avantage d'être le prélat de la plus éminente sainteté, et l'homme de société le plus charmant et le plus aimable. Il prête à la religion des charmes infinis. Tel qu'il est, il me paraît une preuve vivante, et dès lors la plus convaincante, du bonheur qu'il y a de porter le joug du Seigneur. »

Au milieu de cette estime si générale et si justement acquise, le saint évêque savait conserver la mo-

(1) Le célèbre Werner, de protestant devenu catholique, disait en forme de proverbe : *Quand on aime la danse, on n'est pas difficile sur la musique ; c'est-à-dire, quand on est passionné pour une chose, on n'examine pas si elle est en harmonie avec la raison et la religion : Sit pro ratione voluntas.*

Le trop fameux Bèze, ministre protestant, poussé à bout par le raisonnement théologique, pour toute réponse fit voir une jeune femme pleine de charmes et dit à Deshaie : *Monsieur, Voilà ce qui me rend la Réforme bonne.*

En un mot, c'est la vieille comédie du XVIIe siècle qui aboutit invariablement à un mariage ; et la bible vivante, qui a vaincu Rome d'erreur, c'est toujours une grisette. (MARTINET.)

Qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.

(ROUSSEAU.)

destie du vrai mérite et toute l'humilité du christianisme.

Dans une occasion où il avait été harangué par les corporations de la ville, un ecclésiastique, doué du talent de la parole, et même prédicateur distingué, se tira fort mal du compliment qu'il était chargé de lui faire : on en paraissait étonné. "Et pourquoi s'étonner, dit Mgr. De la Mothe, qu'une langue accoutumée à la vérité, se refuse au mensonge?"

Quelqu'un lui faisait compliment sur ce qu'il était toujours également prompt et actif dans toutes ses opérations : "Pas en toutes, répondit-il, car *je suis bien long à vivre.*" Comme on lui parlait de sa santé et de sa bonne mine : "Il est vrai, dit-il, qu'assis, comme vous me voyez, je n'ai que soixante ans : mais debout, je me sens dans mes *quatre-vingt-douze.*"

Une grande raideur de reins l'obligeait, depuis quelques années, à se tenir fort courbé en marchant. "Voyez, disait-il, l'attention de la divine Providence ; elle me courbe peu à peu vers la terre pour m'avertir que bientôt je l'embrasserai." Quelqu'un prétendant que ce mal de reins n'était qu'un rhumatisme ordinaire, lui conseillait de faire des remèdes. "Je les ferais inutilement, répondit-il, parce que je connais le siège de mon mal." On le pria de dire où il était. "Vous le trouverez, reprit-il, sur le *registre des baptêmes* de Carpentras, ma ville natale."

Il recevait les inconvénients et les maladies comme des bienfaits de Dieu, dont il le remerciait sans jamais en paraître affligé, et sans que sa gaieté ordinaire l'abandonnât. Ayant perdu l'ouïe d'un côté : "Tant mieux, disait-il, ma mauvaise oreille sera pour mes créanciers, et je garderai la bonne pour mes amis."

Pendant un froid rigoureux, dont on voyait bien qu'il devait souffrir, dans l'usage où il était de ne pas s'approcher du feu, on lui conseillait de porter un manchon ou des gants. "Telles sont, répondit-il, mes conventions avec mes mains qui sont mes deux fidèles servantes : je les nourris comme moi, mais je ne les habille point."

Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dînait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre une perruque. "Je voudrais auparavant, répondit Mgr. De la Mothe, savoir ce qu'en pense madame la maréchale." La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait moins bien que son peu de cheveux. "S'il s'agissait de quelque disposition militaire, reprit alors le prélat, je ne voudrais prendre conseil que de M. le maréchal ; mais en fait de toilette, on conviendra que je puis m'en tenir à l'avis des dames."

Quelqu'un, en entrant dans le jardin du prélat qu'il vit bien garni de légumes, lui disait : "Je vois, monseigneur, qu'on préfère ici *l'utile à l'agréable.*— Point du tout, répondit Mgr. De la Mothe, c'est que je ne vois rien de plus agréable que *l'utile.*"

Un jour on soutenait, comme une *vérité inconteste*, que sur une table où il se trouvait assez pour six, il y en avait assez pour huit. "Assez, reprit Mgr. d'Amiens, si vous parlez des bougies qui éclaireront les convives."

On lui disait un jour qu'un peintre, chargé de faire le portrait d'un saint pour une église, avait copié le sien. "Me voilà donc, répondit-il, un saint en *peinture* : pourquoi faut-il que je sois en même temps un si grand pécheur en *réalité*?"

ŒUVRE DES BONS LIVRES.

ARTICLE 3^{ME}.

Réponses à quelques objections.

Il est des hommes, en petit nombre il est vrai, mais nous en avons entendu qui regrettent que la classe ouvrière, que les gens de leur maison, que le peuple même des campagnes soient généralement assez instruits pour savoir lire, et qui, pour cette raison, n'approuvent pas qu'on s'occupe de leur procurer même de bons livres. Nous pourrions remarquer qu'il serait un peu hardi de s'élever ainsi contre le développement de l'instruction parmi le peuple ; que c'est une grave question de savoir si ce développement de l'instruction primaire est un bien ou un mal ; et qu'au fond il ne devient mauvais que quand il est mal dirigé. Le mal n'est pas que le peuple sache lire, mais bien en ce que le poison de l'erreur et de l'immoralité lui soit versé, à plein bord, par des hommes qui ne devraient faire usage d'une instruction supérieure à la sienne que pour l'éclairer et le diriger dans le bien ; enfin, une bonne instruction étant un bienfait pour celui qui la reçoit et qui veut en bien user, elle est et elle sera protégée par la religion elle-même, qui marchera encore, comme elle a toujours marché, à la tête de toute bonne civilisation, et qui seule dispense les vraies lumières. Là, se trouverait le développement d'une belle thèse que nous n'avons pas, pour le moment, à soutenir. Mais pour répondre plus directement à ceux qui, sous le prétexte que nous venons d'indiquer, n'approuveraient pas la formation de bibliothèques de bons livres, nous dirons d'abord : autant vaudrait blâmer le zèle des dignes *frères de la doctrine chrétienne* qui travaillent avec tant de talent, de zèle et de charité à instruire le peuple, enfants et adultes. Leur conseillerez-vous de laisser la place à des instituteurs sans religion et sans moralité ? Eh bien ! de même : vous souhaiteriez que le peuple ne sût pas lire ! mais il sait et il veut lire ; et si vous ne lui offrez pas un aliment sain dans la lecture des bons livres, il ira se corrompre et se pervertir dans la lecture de romans licencieux, de méchants libelles, de ces livres qu'une propagande protestante ou impie fait infatigablement colporter jusque dans les plus humbles chaumières.

Il est une autre objection qui sera peut-être faite, même par les personnes les plus pieuses : c'est la

multitude des œuvres auxquelles elles participent, et qui ne leur permettraient pas de soutenir celle-ci.— Ames vertueuses et charitables, leur dirons-nous, n'oubliez pas que le zèle est fécond en ressources, et que les bonnes œuvres ne se nuisent point entre elles, surtout quand elles ont un objet différent. Méditez bien ces paroles du vénérable archevêque de Bordeaux, que nous avons déjà rapportées : *L'Œuvre des bons livres est l'âme de toutes les autres ; la soutenir, c'est leur fournir un aliment ; et en augmenter le nombre c'est augmenter le nombre des vrais fidèles, et vous partagerez la conviction qui nous pénètre. Votre charité est grande, très grande ; nous le savons : elle est souvent, très souvent sollicitée, et jamais en vain. Vous ne sauriez voir l'indigent dans la misère, l'enfance délaissée, la vieillesse languissante, sans ouvrir aussitôt vos cœurs à la compassion et vos mains à de pieuses largesses ; continuez-leur vos généreux bienfaits ! Certes, nous aussi, nous avons pour ces œuvres une haute estime. Nous admirerons toujours et nous encouragerons sans cesse les personnes qui s'y dévouent avec tant de zèle. Cependant, ne jugeons point du mérite des œuvres par la seule sensibilité ; soutenons-les avec intelligence, élevons-nous au-dessus de la matière, et portons nos vues plus loin que le corps. Voyons les maux de la société toute entière ; voyons ces esprits qui ne s'alimentent que de préjugés et d'erreurs, ces cœurs que le souffle de vic dessèche et flétrit, et dites s'ils ne méritent pas aussi notre intérêt et notre charité ? Ainsi qu'on ne l'oublie pas, si l'on doit estimer et soutenir les œuvres qui ont pour objet de soulager les misères corporelles, de subvenir aux calamités publiques et particulières, de donner du pain, des vêtements, un asile à ceux qui n'en ont pas ; il y a aussi des intelligences à nourrir, des cœurs à guérir et à consoler, et qui réclament à leur tour le pain qui doit leur donner la vie. Qu'on s'efforce donc de remplacer le vice par la vertu, de substituer la vérité à l'erreur, peut-être les misères corporelles seront-elles alors moins nombreuses ; mais dans ces cas elles trouveront des secours plus abondants dans les bienfaits d'une charité devenue plus commune, plus compatissante, plus généreuse. Enfin, et qu'on le comprenne bien, notre siècle, qui a tant besoin de régénération, ne peut la trouver que dans les saines doctrines qui elles-mêmes seront propagées surtout par les bons livres, et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à solliciter de nouveau, le concours de tous les gens de bien pour une œuvre qui ne demande presque rien pour elle, et qui n'est fondée que pour aider à la propagation des principes conservateurs de la religion, de la morale, de l'ordre et de la société.*

Nous pensions avoir suffisamment répondu aux diverses objections qu'on peut faire contre l'établissement des bibliothèques paroissiales ; mais nous venons de recevoir d'une personne, d'ailleurs bien intentionnée, quelques observations, et il nous a semblé utile, dans l'intérêt du bien, de détruire des préven-

tions qui pourraient être partagées par quelques-uns de nos lecteurs.

Mais à quoi bon, nous disait dernièrement cette personne, tant parler de mauvaises lectures, puisqu'ici, à Montréal, et même dans tout le Bas-Canada, il n'y a point de mauvais livres ? Hélas ! monsieur, lui avons-nous répondu, vous êtes vraiment par trop charitable, et nous avons bien peur que vous ne connaissiez pas bien votre monde. Il n'y a pas de mauvais livres !.... Il y en a, et malheureusement en très-grand nombre, et de très-mauvais ; il y en a tels que le titre seul est une infamie ; et combien qui y trouvent une misérable pâture.... Ne dites donc plus, on ne lit pas ici. On ne lit pas devant vous, on ne lit pas ostensiblement, mais ce qui n'est pas moins dangereux, on lit dans le secret, on lit dans les veillées, on lit dans les magasins, on lit dans les mansardes, on lit dans les embrasures des croisées, on lit derrière les rideaux ; on lit à la ville, on lit à la campagne. Oh ! quel beau feu de joie ne pourrait-on pas faire avec tous les mauvais livres qui circulent, nous ne disons pas dans tout le Bas-Canada, mais dans la ville seule de Montréal ! Que ne nous est-il donné d'exposer aux yeux du public catholique tous ceux que l'usage a rendu tellement sales qu'ils sont dégoûtants et inabornables. Certes, à ce triste spectacle serait-on tenté de dire encore : Ici, il n'y a point de mauvais livres ; ici on ne lit point.... Qu'on le sache bien, le journal a donné partout le goût de la lecture ; tous veulent lire, les vieillards comme les jeunes gens, les femmes comme les hommes, les pauvres comme les riches. Que faire donc ? Défendre la lecture ? peine perdue. Acheter tous les livres dangereux pour les brûler ; c'est perdre son temps et son argent, c'est jouer un rôle de dupe, c'est même encourager la propagation de tel ou tel livre. Il y a là, derrière, quelque éditeur, quelque libraire, peut-être quelque société qui vise surtout à faire une bonne affaire ; ils voient que le livre s'écoule rapidement, que le public y mord ; vite, on en fait une seconde édition, et on la pousse avec zèle. N'allez pas croire cependant que nous tenons à la conservation des mauvais livres. Il est hors de doute que nous les avons en horreur ; que nous les détestons et que nous conseillons même fortement, à tous ceux qui en auraient, de les jeter au feu sans retard, avec joie, dans la certitude de faire une œuvre bien agréable à Dieu. Oh ! qu'il est grand le mal des mauvais livres ! et quelle chose affreuse, c'est d'avoir sur la conscience la composition, l'impression, la vente, la circulation d'un de ces infâmes poisons qui tuent les cœurs et les âmes ! Plaise à Dieu qu'aucun catholique, dans tout le Canada, ne se rende jamais coupable de cet épouvantable péché ! Et vous, nos chers lecteurs, ne lisez jamais aucun livre inconnu, ou tant soit peu suspect, sans avoir pris conseil de votre mère chrétienne, d'une personne instruite et consciencieuse. Bien plus, tenez-vous sur vos gardes quand vous voulez acheter quelques

bons livres. Hélas ! il est si aisé de s'y tromper !...

Faut-il enfin se borner à faire des prières pour demander à Dieu la diminution, la destruction des mauvais livres. Non, cela ne suffit pas.

Que faire donc ?... Nous l'avons déjà dit, créer une *bibliothèque paroissiale*, à la cure, chez l'instituteur, chez les sœurs, chez un bon chrétien, où vous voudrez ; mais il faut cette bibliothèque dont les livres seront à la disposition de tout le monde.

Que faire ? LAISSER LIRE, mais procurer des livres qu'on puisse lire, sans *risque* ; des livres, qui de loin ou de près *inspirent* le respect, *l'estime* et la *pratique* du bien ; des livres propres à la fois à *instruire*, à *délasser*, à *édifier* ; des livres selon les *goûts*, *l'intelligence* des personnes pieuses ; il en faut qui contiennent un christianisme vrai, solide, qui porte aux bonnes œuvres.

Il en faut à la portée des habitants des campagnes, gens peu lettrés, dont l'intelligence ne comprend bien une vérité que quand elle est accrochée à un fait. Qu'on ne pense pas que l'habitant dédaigne les bons livres. Il n'est pas rare, de rencontrer aux environs des grandes villes, des braves gens qui viennent vous dire : M. donnez-moi, s'il vous plaît, un livre comme celui que vous avez donné à un tel, il est *joliment curieux*, il me l'a *prêté* ; quand j'ai eu commencé à le lire, il m'a *fallu aller jusqu'au bout sans arrêter*. Ces expressions naïves nous révèlent tout le bien qu'un bon livre pourrait faire aux âmes.

Il en faut pour ceux qui ont reçu une éducation un peu mieux soignée, pour les hommes supérieurs de l'endroit qui ont des prétentions au raisonnement et même à l'objection.—Il faut enfin quelques livres pour les hommes plus ou moins instruits, l'avocat, le médecin, le notaire, etc., etc.

Mais on va dire : *Et l'argent où le prendre ?* Les libraires religieux, à si bon marché qu'ils donneront leurs livres, exigeront toujours sans doute de l'argent pour les payer ? C'est vrai, il en faudra, mais il en faut peu pour commencer ; et puis, la charité n'est-elle pas industrielle ? En Canada, le vrai bien *praticable* avec *simplicité* et *courage* rencontre presque toujours des sympathies. Ainsi *émuliez* la pensée de l'établissement d'une bibliothèque, soutenez-la par une *offrande convenable*, dites : *je donne tant pour commencer* ; ce don fera réfléchir, on trouvera la pensée excellente et l'argent tout aussi bon. Ensuite on fait un appel à la *générosité* des riches ou des âmes charitables ; on organise une loterie à deux ou quatre sous ; tout le monde prend des billets, jusqu'aux petits enfants qui placent là l'argent destiné aux friandises. On a soin de choisir des lots capables d'attirer le public. (Les dames et les demoiselles des villes, même celles des campagnes savent si bien travailler... !)

Mme la Seigneuresse, la dame du médecin, la dame du notaire, etc., etc., en ont confectionnés de très-beaux, sans parler de ceux qu'elles ont apportés de la ville ; les demoiselles de la Congrégation de la Très-

Sainte-Vierge ont fait preuve de leurs talents. M. le curé s'est hâté d'y placer bien des petits objets dont on lui a fait cadeau. Et puis n'y a-t-il pas dans chaque localité des âmes généreuses qui aiment à partager le zèle du prêtre ? Par tous ces moyens, on finira bientôt par arriver à une jolie petite somme qui permettra de se présenter avec confiance auprès d'un bon libraire.

A l'œuvre donc, coûte que coûte !... Le mot décisif est lancé, ce serait dommage de le rétracter. Si chaque jour, on nous voit faire toutes sortes de sacrifice ; sacrifice du corps, sacrifice de l'esprit, sacrifice du cœur ; le sacrifice pourrait-il ne pas eslleurer la superficie de notre modeste bourse ? Eh bien ! pourquoi chaque année ne mettrions-nous pas de côté ce que nous coûterait un objet de fantaisie ou même d'utilité secondaire ? Avec cette légère économie, nous aurions contribué à meubler un peu l'âme de nos frères. A l'œuvre donc, encore une fois ! *les mauvais livres circulent plus qu'on ne pense* ; ils voyagent dans tout le Canada ; pourquoi les bons ne voyageraient-ils pas aussi ?

La vapeur n'est-elle pas au service de tout le monde aujourd'hui ? Lorsque une affaire nous appellera à Montréal ou à Québec, faisons une bonne emplette. Grâce à Dieu, nous avons des libraires religieux qui se font un devoir de ne vendre que de bons livres. Courage donc, zélés pasteurs !... Voyez les partisans de l'impie et de l'erreur ; que font-ils ? ou plutôt que ne font-ils pas ? Rien ne leur coûte pour répandre leurs systèmes mensongers. Volney laisse en mourant *quatre-vingt mille francs* pour propager son livre impie ; onze éditions de cet ouvrage furent données plutôt que vendues. Avec les *millions* que la société biblique perçoit au moyen de ses souscriptions, elle répand partout des bibles protestantes et *falsifiées*, des *traités anti-catholiques*... et ici, peut-être plus qu'ailleurs, nous sommes assiégés de toutes parts. Que les amis du bien comprennent cette situation. Quand une ville est attaquée, que l'ennemi est aux portes et va donner l'assaut, jeune ou vieux, riche ou pauvre, il n'est point de citoyen si indifférent qui ne vole au secours. Formons de même une sainte croisade pour la plus sainte des causes. Toutes les mauvaises passions combattent pour l'erreur ; que la plus noble de toutes, l'amour du bien, combatte pour la vérité ! *L'erreur est d'hier, la vérité est de tout temps*. Puissent nos efforts réunis hâter le jour de son triomphe en Canada !

Les Principes de l'Homme raisonnable, sur les Spectacles.

Parmi les personnes qui se font gloire de respecter encore la sainte Morale, il en est beaucoup dans l'illusion, sur les dangers auxquels elles s'exposent en fréquentant les spectacles, et sur l'influence que doit avoir leur exemple. Un goût naturel, le préjugé de la coutume ou de l'éducation, le respect humain, les y

entraînent : d'autres motifs de société, de passe-temps, de complaisance, paraissent légitimer à leurs yeux une agréable erreur : plusieurs, sans examen, l'accréditent et la propagent ; la plupart la trouvent au moins si excusable, qu'elles se la pardonnent, ainsi qu'aux autres, sans inquiétude. En présumant de leur bonne foi, ne doit-on pas leur supposer la bonne volonté de s'éclairer ? Et, en leur offrant la lumière, n'a-t-on pas lieu d'espérer qu'elles en seront frappées ?

D'abord, arrêtons-nous un instant aux principes et aux maximes de l'ANTIQUITÉ PAYENNE. L'an 400 de Rome, les Censeurs proposèrent au Sénat de faire construire un Théâtre en pierre. Le grand *Scipion* s'y opposa, et fit à ce sujet un discours si véhément, pour prouver que les spectacles corrompraient infailliblement les Romains, que le Sénat fit vendre tout ce qui devait servir à cette construction.

Platon (1), *Cicéron* (2), *Sénèque* (3), *Tacite* (4), et une infinité d'autres païens, ont regardé la fréquentation des spectacles, comme le divertissement le plus propre à émouvoir les passions et à dépraver les mœurs. *Ovide* lui-même, que l'on ne prendra pas pour un casuiste fort sévère, nous montre ce qu'il pensait de la comédie. "Qu'y voit-on, dit-il, sinon le crime paré des plus belles couleurs ? C'est une femme qui trompe son mari, et se livre à un amour adultère... Cependant, un père et ses enfants, une mère et sa fille, de graves Sénateurs, se plaisent à ce spectacle immoral, repaissent leurs yeux de cette scène impudique. Plus l'intrigue est conduite avec art, plus le théâtre retentit d'applaudissemens ; plus la pièce renferme de corruption, plus le crime de l'auteur est récompensé (1)" *Juvenal* ne le cède point à *Ovide* dans la peinture qu'il fait des spectacles. L'empereur *Julien* lui-même n'en jugeait pas plus favorablement, puisqu'il défendit aux prêtres du paganisme d'y assister.

Mais hâtons-nous de citer des autorités modernes qui ne seront suspectes à personne.

Le grand *CORNEILLE* ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avait fait de ses talents : il consacra ses dernières années à le réparer. Dans cette vue, il traduisit en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cette louable entreprise, jointe à une vie exemplaire, ne put absolument calmer ses inquiétudes. Sa conscience, mieux éclairée, lui fit éprouver, jusqu'à la fin de ses jours, le regret d'avoir travaillé pour le théâtre.

Voici ce que le célèbre *RACINE* écrivait à son fils sur les Spectacles. "Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de Romans et de Comédies, vous n'en serez guères plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez plus estimé... Vous savez ce que je vous ai dit des Opéras et des Comédies. On doit en jouer à Marly : le Roi et la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils

auraient une mauvaise opinion de vous, si vous aviez si peu d'égards pour mes sentiments... Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes, en allant aux Spectacles ; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ?"

Telles étaient les leçons de ce grand Poète, quand, éclairé par la vérité, il n'écoula plus que la Religion, cette philosophie sublime qui apprend à l'homme ce qu'il est, et qui seule le rend ce qu'il doit être. (1)

Louis Raccoboni, célèbre acteur du théâtre italien de Paris, auquel il renonça par principe de religion, convient, dans l'un de ses ouvrages imprimé en 1743 et 1767, que, dès la première année qu'il monta sur le Théâtre, il ne cessa de l'envisager du mauvais côté. Il déclare, qu'après une épreuve de plus de cinquante années, il ne pouvait s'empêcher d'avouer que rien ne serait plus utile, que la suppression entière des Spectacles. "Je crois, disait-il, que c'était précisément à un homme tel que moi, qu'il convenait d'écrire sur cette matière. Et cela, par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte... Je l'avoue donc avec sincérité, je sens, dans toute son étendue, le grand bien que produirait la suppression entière du théâtre, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves et d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet."

Le Théâtre, selon *Riccoboni*, était, dans son commencement, le triomphe du libertinage et de l'impiété ; et il est, depuis sa correction, l'école des mauvaises mœurs et de la corruption. L'Opéra lui paraît excessivement dangereux dans toutes ses parties : il regarde la musique et la danse, qui en sont l'âme, comme des écueils où la modestie et la pudeur échouent presque toujours (2).

Cet homme si expert et si distingué dans son art, dit encore "que les sentiments qui seraient les plus corrects sur le papier, changent de nature en passant par la bouche des acteurs, et deviennent criminels par les idées corrompues qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur même le plus indifférent."

La voie la plus sûre, selon lui, pour faire tomber le goût de nos Spectacles, c'est d'élever les jeunes gens de manière qu'ils ne s'exposent jamais à y aller. "Communément, (3) jusqu'à l'âge de dix ans, dit-il,

(1) Telles furent celles d'un célèbre Littérateur de ce siècle (*LA HARPE*), qui eut le bonheur de reconnaître le vrai, et le courage de le défendre. Dans une des notes de son *Cours de Littérature*, relative à une pièce de Favart, il s'exprime ainsi : "Quels parents sages et timorés conduiront leur fille à un pareil Spectacle ? Et, ce que je dis de celui-là, je le dis de tous : la raison et la décence les interdisent aux jeunes personnes. N'y exposez jamais leur innocence ou leur curiosité."

(2) "Il est impossible, dit à ce sujet *Madame de Maintenon*, que de jeunes cœurs ne soient sensibles à des paroles pleines d'une morale qui fait consister le bonheur dans le plaisir. Or, mettez à l'alambic tous les Opéras, vous n'en retirerez jamais que cette maxime retournée en mille façons différentes. On a beau dire que ce que l'on entend à l'Opéra, entre par une oreille, et sort par l'autre. Oui, mais on oublie que le cœur est entre deux."

(3) Cela était assez vrai, dans le temps où écrivait *Riccoboni*.

(1) De Repub. (2) De Offic. (3) De beata Vita ; Epist. 7. (4) De moribus Germanorum.

(2) Trist. L. 3.

les enfants sont bien élevés : depuis dix ans jusqu'à quinze, l'éducation faiblit, et les enfants commencent à être gâtés, souvent même par leurs pères et mères ; enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre."

"Les parents, pour l'ordinaire, plus occupés de l'extérieur que du fond de l'éducation de leurs enfants, ne s'attachent qu'à leur apprendre les manières de l'usage du monde où ils ont grand soin de les produire. C'est là qu'ils entendent tout ce qui peut exciter leur curiosité, développer les germes de leurs passions, les familiariser avec le vice. Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics où les pères et les mères ont l'imprudence de conduire leurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Or, quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies, dans les Opéras, et les expressions, les images silencieuses que présentent les Comédies ? Ils ne les effacent jamais de leur mémoire... Ils y voient des grands, des vieillards, des personnes élevées en dignité, ou réputées vertueuses, y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir. Ils agissent en conséquence, lorsqu'ils jouissent de leur liberté ; et les voilà corrompus dans le cœur et dans l'esprit pour le reste de leur vie."

"Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour ? Il faut bien qu'ils la connaissent tôt ou tard... C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. D'ailleurs, quand cette passion serait traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y aurait pas moins d'inconvénient, et, si j'ose le dire, moins de cruauté, à leur donner sur une matière si délicate, des leçons prématurées et infiniment dangereuses, et à leur faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sachent quel en est le prix, et combien cette perte est affreuse et irréparable. Mais les parents s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connaissent pas eux-mêmes l'excellence ! Néanmoins, ils se livrent ensuite au désespoir, quand leurs enfants donnent dans des désordres préjudiciables à "leur fortune."

C'est ainsi qu'a pensé et écrit un Comédien célèbre, d'après la plus longue expérience. Quel témoignage et quelle leçon !

Comment les Ramoneurs deviennent Millionnaires, Sans oublier leur première position.

Un homme, de simple *petit ramoneur*, était devenu, par son énergie, *millionnaire* et l'un des premiers banquiers de Paris. M. André, c'est le nom que nous lui donnerons dans ce récit, ayant été choisi pour époux par la fille d'un grand personnage, voulut signaler son mariage par un délicieux épisode, digne d'être re-

cueilli par notre publication. Il fit amener chez lui une *cinquantaine de petits Savoyards*, occupés sur les toits à ramoner les cheminées de la capitale, et dans les rues à lever la neige ou les boues qui contrariaient la circulation des passants. Après les avoir fait nettoyer de la tête aux pieds et complètement habiller de neuf, il les plaça autour d'une table splendidement servie, dans une salle attenante à celle où se dressait le festin des noces. L'heure du festin venue, les convives étant à leur poste, M. André fait signe d'ouvrir à deux battants la porte du salon où les *cinquante petits Savoyards* étaient joyeusement assemblés. Le salon s'ouvre : ébahissement général sur le visage de tous les invités, excepté sur celui de M. André et de son épouse qui échangèrent un sourire d'intelligence. "Mes amis, dit alors M. André à ses riches convives, pardonnez-moi cette fantaisie : me trouvant aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai voulu faire partager mon bonheur aux plus malheureux."

Cette noble explication fut applaudie par tous ; mais on soupçonna qu'elle ne soulevait qu'un coin du voile, et en attendant le dénouement de la scène, *petits et grands convives* dînèrent à qui mieux mieux. Les *petits* surtout se dédommagèrent, *en une heure*, de tous les jours de jeûne qui avaient déjà marqué leur courte vie. Les viandes succulantes, la volaille, les mets exquis, les fruits les plus excellents, et même une bonne boisson, trouvèrent à qui parler. Surveillés, toutefois, par les serviteurs, *pas un* n'abusa de l'abondance, et tous nagaient dans la joie, quand M. André se leva au milieu du plus profond silence.

—Eh bien, mes enfants, demanda-t-il *aux ramoneurs*, ai-je atteint mon but ? Êtes-vous heureux ? Les enfants répondirent par des trépignements et des cris de joie qui ne pouvaient laisser aucun doute.

—Nous nous sommes amusés pour toute notre vie ! s'écria un des plus grands, qui ne croyait pas dire une chose aussi triste.

—Non, pas pour toute votre vie, reprit le banquier ; car vous pouvez être aussi heureux par vous-mêmes, et faire à votre tour le bonheur des autres, si le bonheur est dans la richesse. Je vais vous le prouver en vous racontant une histoire qui vous apprendra comment les *ramoneurs* deviennent *millionnaires*.

A ce mot électrique, les cent petites oreilles se dressèrent comme celles des jeunes chevaux prêts à courir au combat.

—Oui, mes amis, poursuivit M. André, il ne tient qu'à vous d'avoir une grande maison, de beaux salons, d'élégantes voitures, et de dîner, chaque jour, comme vous venez de le faire. Ecoutez l'histoire d'un *Savoyard* que j'ai connu plus misérable que vous tous. Cette leçon vaut bien un gala de noces.

C'était donc un *petit ramoneur* de votre âge. On le nommait *Sans-feu-ni-lieu*, parce qu'il n'avait plus ni père, ni mère, ni asile. Les gens de son village lui donnèrent une *raquette* et des *genouillères*, une *cage* et un *épervier*, lui mirent un *pain* sous le bras, un

bâton à la main, lui montrèrent la France à l'horizon, et lui dirent : "Marche, à la grâce de Dieu!" *Sans-feu-ni-lieu* partit assez content, perdit de vue son clocher, ménagca son pain, le partagea avec son oiseau, mais en trouva bientôt la fin. Il vécut alors de village en village, *chantant* pour un sou, *dansant* pour deux, *ramonant* une cheminée pour un peu de soupe, et couchant dans les étables ou à la belle étoile. Il avait fait ainsi plus de *cent lieues*, quand il fut surpris par la neige au milieu d'une grande forêt. Il eût beau marcher, marcher tant qu'il eut des jambes, il ne put arriver aux habitations. La neige s'amoncela devant lui; la faim se joignit à la fatigue. Il n'avait mangé depuis *trois jours* que quelques racines. Bref, il se crut abandonné de Dieu; il posa son *émouchet* à terre, se laissa tomber au pied d'un arbre, cacha ses mains gelées dans sa poitrine, et s'évanouit d'inanition. C'en était fait de *Sans-feu-ni-lieu*. La neige tombait toujours et commençait à l'ensevelir, lorsqu'une douleur aiguë le réveille à l'instant. C'était son épervier qui le mordait à l'oreille. Il croit que son oiseau veut le manger, et cette terreur le ranime. Mais quelle est sa surprise en voyant suspendu au bec de l'animal un quartier de lièvre rôti, tout fumant encore et tout doré! L'émouchet affamé avait ouvert sa cage et s'en était allé dérober cette proie au festin de quelques charbonniers dans le bois. Vous jugez du régal de l'enfant et de l'oiseau. *Sans-feu-ni-lieu comprit alors qu'il ne fallait jamais désespérer de la Providence*; il la remercia à deux genoux, jura de *s'aider comme Dieu l'aidait*, et d'arriver à tout par la patience. Il arriva d'abord à la ville voisine, où il travailla si bien qu'il gagna une *vielle*, (instrument de musique.) Avec cette *vielle*, il gagna un habit neuf et entra joyeusement à Lyon. Il y trouva un maître qui ne l'écorcha pas trop. Il mit de côté vingt francs, avec lesquels il APPRIT à LIRE, à ECRIRE, à COMPTER. Or, un jour qu'il ramonait chez un bourgeois, il vit un garçon de seize ans, pleurant à chaudes larmes parce qu'il ne pouvait trouver un calcul que lui avait donné son père. Le ramoneur laisse là la *raclette*, fait le calcul en cinq minutes et va chanter sur le toit. Mais en descendant il trouve le bourgeois qui avait tout découvert. Celui-ci le regarde des pieds à la tête et lui demande :—Combien gagnes-tu par mois?—De dix à trente francs, sans compter la *vielle*.—Eh bien! *tu gagneras cent francs si tu veux travailler chez moi*.—Le lendemain *Sans-feu-ni-lieu* avait un bel habit et une jolie chambre. Il entra chez le bourgeois, qui était un grand mécanicien.

—Quand il eut dix-huit ans, ses appointements furent doublés. Bientôt il perfectionna une machine inventée par son maître, et celui-ci lui fit cadeau du brevet, qui lui rapporta *cinquante mille francs*. Puis, à la mort du père, il s'associa au fils, et tous deux réalisèrent trois cent mille francs. Vous enviez déjà le ramoneur, mes amis; eh bien! la banqueroute d'un confrère le ruina, et il se trouva encore *Sans-feu-*

ni-lieu. Savez-vous ce qu'il fit alors? Il remonta à la source de sa fortune : il *devint* sans rougir *ouvrier* mécanicien, et si bon ouvrier qu'il *redevint maître*, et qu'au lieu de cinq cent mille francs il gagna *un million*. C'est avec cette somme qu'il vint à Paris et passa de la mécanique à la finance. Il avait réfléchi que tant de machines ruinaient bien des ouvriers, et il avait juré de n'en plus faire, *se souvenant de son premier état*. Dieu l'a récompensé de sa constance, et aujourd'hui il a *décuplé son million* et le voilà un des premiers banquiers de Paris, mais il n'a oublié ni son origine ni ses malheurs. Et la preuve, mes enfants, c'est qu'il vous a invités à sa noce pour vous raconter son histoire, car *Sans-feu-ni-lieu* s'appelle aujourd'hui M. André. Il vient de mettre le comble à son bonheur en épousant la fille du marquis de V....

—Et ce bonheur, il ne le doit qu'à lui-même! s'écria noblement Mlle de V..., qui tendit les deux mains à son mari.

Cette confiance publique, qui n'était point nouvelle pour l'épouse et les intimes de M. André, avait été faite par lui avec tant de dignité et de bon goût, que ses plus fiers convives se glorifièrent d'embrasser l'*ancien ramoneur*, et que la voix des *Pairs de France* se confondit avec celle des *Savoyards* dans une même et commune acclamation.

Le rêve d'un enfant.

La nuit tombait : déjà ses voiles sombres
Enveloppaient cet univers ;
A peine encore au loin, sur les côtes désertes,
Un reste de clarté lutait avec les ombres.
C'était l'heure propice où les anges du ciel,
Inclinés au chevet de leur couche innocente,
Soupiraient mollement leurs cantiques de miel,
Ou, passant sur leur front une main caressante,
Endormaient, leur parlant tout bas,
Les petits anges d'ici-bas.
Puis, prenant tour à tour leur forme passagère,
Les songes, d'une aile légère,
Voltigeaient, souriant, autour de leur berceau.
C'était la fleur qui se mire au ruisseau,
C'était le nid caché dans l'arbrisseau,
Ou bien le papillon que l'enfant, hors d'haleine,
De buisson en buisson poursuivait dans la plaine.
Chaque nuit apportait son rêve gracieux ;
Mais de tous le plus pur, le plus mystérieux,
Fut celui d'un enfant, sans doute aimé des cieus.
Ernest, c'était son nom. Veut-on savoir son âge ?
Les fleurs de six printemps brillaient sur son visage.
Doux, aimable, enjoué, caractère parfait,
Bon cœur s'il en fut un. Mais revenons au fait.
Ce soir donc, du beau mois, c'était la nuit première :
Mon jeune Ernest venait de clore la paupière,
Et sa mère adorée, heureuse de ses soins,
S'éloignait sans regrets, quand, libre, sans témoins,
Après avoir longtemps contemplé son image,
Son ange à ses côtés lui tint ce doux langage :
" Mon bel ami, veux-tu voyager avec moi ?
—Je veux bien, dit l'enfant.—Place-toi sur mes ailes,
Nous volerons ensemble aux plaines immortelles ;
Là, je te montrerai le palais d'un grand roi."
Et l'enfant tout joyeux se confia à sa foi.

Aussi prompt que l'éclair, ils franchissent l'espace ;
 La terre sous leurs pieds disparaît et s'efface.
 Ils traversent d'un vol des mondes sans pareils ;
 Ils laissent derrière eux mille et mille soleils ;
 Par-delà tous les cieux ils s'élèvent encore ;
 Enfin, dans la splendeur du jour qui la décore,
 Comme une jeune épouse étalant ses beautés,
 Se montre à leurs regards la Reine des cités.
 "C'est moi, dit l'ange, ouvrez." La grande porte s'ouvre.
 Quel pinceau nous peindra ce que l'œil y découvre.
 Le jaspe, l'émeraude, et l'améthyste et l'or,
 Les saphirs, les rubis, éblouissant trésor.
 Se disputent l'honneur d'orner la ville Sainte.
 Un grand fleuve de paix coule dans son enceinte :
 C'est là que les élus, affranchis de leurs fers,
 Boivent l'heureux oubli des maux qu'ils ont soufferts.

Devant ces palais d'or et ces tours de porphyre,
 Inondé d'une joie impossible à décrire,
 L'enfant resta longtemps immobile, ravi ;
 L'ange le soutenait dans ses bras, attendri.

Puis, revenant enfin de son délire :

"Mon bon ange, dis-moi, ces pas de jeunes sœurs,
 Ces longs voiles d'azur, ces couronnes de fleurs,

Ces belles robes du dimanche,
 Quel est ce cortège nouveau ?

—Les vierges qui partout accompagnent l'Agneau.

—Et ces vieillards à barbe blanche,
 Dont le regard est surhumain ?

—Les prophètes.—Et ceux qui la palme à la main,
 Sont assis sous un dais que la pourpre environne ?

—Ce sont les saints martyrs que tu vois sur leur trône.

—Mais que fait-on dans ce saint lieu ?

—On chante, on bénit Dieu.

—On ne pleure donc plus, comme on fait sur la terre ?
 Car j'ai pleuré, moi.—Non, plus de tristesse amère,
 Plus de deuil, plus de mort.—On vit toujours ?—Toujours.
 —Et la nuit ?—Plus de nuit : c'est le plus beau des jours
 Qui de ses purs rayons éclaire ce rivage.

Son éternel printemps n'y connaît point d'orage.

—Mais voit-on sa maman ? peut-on se reposer
 Dans ses bras, quand on veut, et ravir un baiser ?

—Les plaisirs les plus doux trouvent ici leur place.

On s'aime, on se connaît, on se voit, on s'embrasse,
 Et chacun vit heureux sous l'aile du Seigneur.

—Oh ! que je voudrais bien partager ce bonheur !
 Mais *maman... sans maman...* tu sais combien je l'aime.
 Si j'allais la chercher ? si tu venais toi-même ?

—J'y consens " A ces mots, du céleste séjour,
 Ernest, impatient, croit être de retour :

Vite, vite, maman, repartons, l'heure presse ;
Je viens pour toi. Ces mots alarment sa tendresse,
 La mère accourt : *Qu'as-tu, d'où viens-tu, mon cher fils ?*
 Et l'enfant s'éveillant : *Je viens du paradis.*

Des pleurs d'amour coulaient encor de sa paupière ;
 On eût dit sur son front deux rayons de lumière.

Depuis, le cœur rempli d'un souvenir si doux,
 Ernest redit souvent : *Maman, quand partons-nous ?*

L'abbé LAYET.

Nécrologie.

La Gazette du Midi annonce, en ces termes, la mort d'un des membres les plus distingués de l'ordre des Oblats de Marie, le vénérable frère du R. P. Aubert, Supérieur de la maison de Montréal.

Le R. P. Aubert, Supérieur de la Communauté du Calvaire, à Marseille, a succombé mardi, presque subi-

tement aux atteintes d'une maladie qui a rendu inutiles tous les secours de l'art. Ce religieux, qui avait rempli successivement et avec distinction toutes les charges de la Congrégation à laquelle il appartenait dès sa plus tendre jeunesse, laisse les regrets les plus universels et les plus mérités. Sa douceur de caractère, sa parfaite régularité, ses rapports pleins de bienveillance et d'aménité, ses qualités remarquables dans le maniement des affaires lui avaient attiré, et dans le sein de la Congrégation des Oblats et au-dehors, les plus vives sympathies.

Mgr. l'Evêque de Marseille perd en lui un des membres les plus éminents de sa Congrégation. Les regrets sont d'autant plus douloureux que le R. P. Aubert est mort dans la force de l'âge et de la maturité : il avait 50 ans.

Les obsèques ont eu lieu jeudi matin à l'église du Calvaire. Mgr. de Mazenod a témoigné les plus profonds regrets que lui inspire cette perte en célébrant la messe pontificale.

Dépêches Télégraphiques.

Les dépêches télégraphiques du *Bohemian* apportent la nouvelle de la suppression de l'*Univers*, de Paris. La cause de cette mesure est la publication, sur le numéro du journal du 29 janvier, de la lettre du Souverain Pontife aux Archevêques et Evêques, dans laquelle Sa Sainteté allègue les motifs de son refus d'accepter l'avis de l'Empereur de céder les Romagnes.

Lectures.

Mardi prochain, 21 de ce mois, le Rév. Messire Paul Denis fera une lecture publique *en vers* dans la salle du Cabinet de lecture paroissial.

Sujet : HOMÉLIE PATRIOTIQUE.

M. Edouard Sempé en fera une autre sur *L'abus des talents*.

Samedi prochain, 18 février, M. N. Bourassa fera une lecture publique au profit des enfants pauvres des Ecoles, à la Salle Bonaventure.

Sujet : MICHEL-ANGE.

Avis.

Les abonnés de l'*Echo* qui auraient reçu deux exemplaires du No. 12, expédiés le 15 juin 1859, nous obligeraient beaucoup en nous en renvoyant un exemplaire.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco d'AMI* les Editeurs de l'*Echo* du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également chez MM. Plingnet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plingnet & Cie., 26, rue St. Gabriel.